

Vieux écrits

Présentation de Pierre Collins, archiviste

Dans ce numéro de juin 2000, nous offrons à nos lecteurs un long extrait d'une conférence faite en 1857 par l'abbé Nérée Gingras, intitulée «*Impressions de Gaspésie*»*.

Ce témoignage, d'une très grande valeur ethnographique, nous apprend énormément sur le travail, tant quotidien que saisonnier, du pêcheur gaspésien; vous connaîtrez donc les aléas, les joies et les misères de ce métier de forçat tel que vécu sous la gouverne des riches exploiters jersiais, il y a quelque 150 ans.

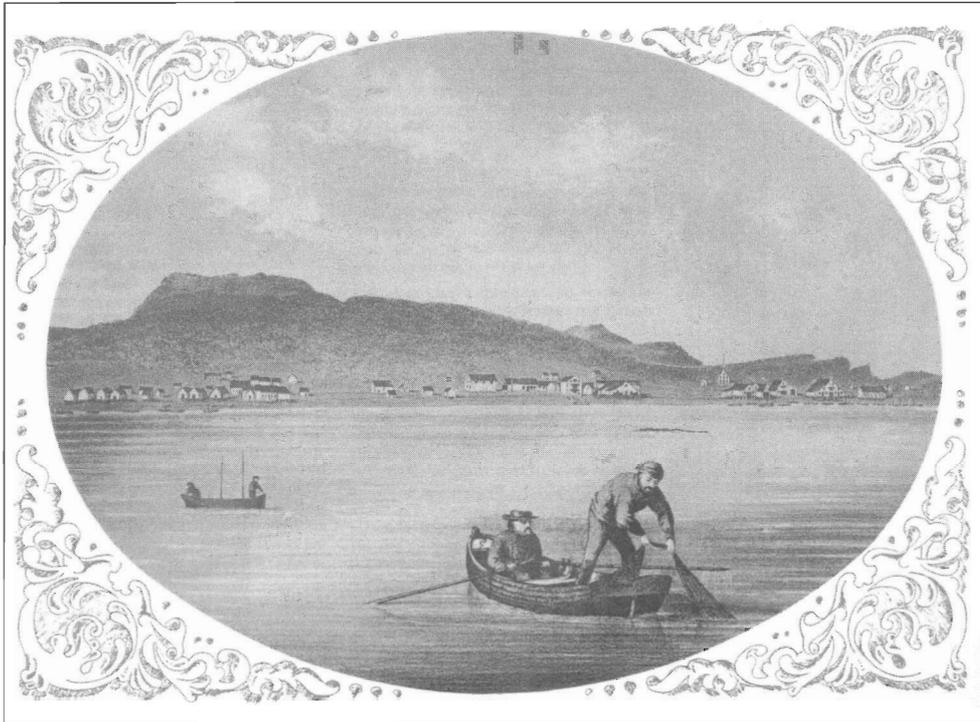
Le dur métier de pêcheur en Gaspésie au milieu du XIX^e siècle

(...) *La plus grande des occupations du peuple est la pêche de la morue, genre d'occupations qui les occupe tout l'été et la plus grande partie de l'automne. La pêche commence dans le mois de mai, et il faut voir au commencement de mai, surtout lorsqu'on commence à prendre le premier hareng et la première morue, la joie et l'agitation qui règnent parmi les pêcheurs et surtout parmi les pauvres. La joie est sur tous les visages, le commencement de la pêche est la fin de la misère souvent bien grande dans l'hiver. Je me rappelle qu'un printemps, après un hiver de grande pauvreté, avoir rencontré trois pauvres pêcheurs, après une prise de harengs; ils couraient dans le chemin, en criant comme des enragés: «Plus de misères, plus de misères, nous sommes hivernés!» La pêche occupe tous les hommes, toutes les femmes, toutes les filles et tous les enfants capables d'un peu de travail. Là, comme partout ailleurs, il y a des pauvres et des riches. Ceux qui sont bâtis dans les anses, qui ont une place où ils peuvent tenir des berges, sont très bien; les autres ne sont que de pauvres malheureux que la pêche ne peut faire vivre. Ceux qui ont des places de pêche tiennent ordinairement 2, 3, 4 et 5 berges, voilà ce qu'on appelle l'armateur. Il fournit à ces pêcheurs de belles berges très bien faites, bien peintes, bien voilées, très légères, qui volent sur l'eau, car le pêcheur n'aime que sa berge, et il faut qu'elle soit propre et belle; ensuite l'armateur engage des hommes pour mettre dans ses berges; il lui faut deux hommes par berge, et c'est ce qu'on appelle des moitiés de ligne, c'est-à-dire que les deux hommes ont un quart de la morue qu'ils prennent, ils emportent la moitié de la pêche. Ces hommes fournissent seulement leurs lignes et ils se nourrissent. L'armateur a la moitié de la pêche et toute l'huile; mais c'est lui qui a tous les frais et tout le travail de la morue. Le pêcheur jette sa morue sur le rivage pour la retrouver toute faite au magasin. Les frais de l'armateur sont considérables, et il n'y a que ceux qui sont bien économes et qui ont la chance d'avoir de bons pêcheurs qui y font profit. Chaque berge prête pour la pêche lui coûte L20. Il lui faut 8 à 10 pièces de Rhés¹; pour prendre la boîte², c'est ce qui sert d'appât à la morue; ces Rhés coûtent \$12 à \$15. Il est obligé de fournir la boîte à ses pêcheurs; ils prennent, pour l'appât, du hareng, que l'on prend dans des Rhés qu'ils tendent le soir; ils prennent aussi un petit poisson qu'on appelle caplans, qui vient en abondance dans le mois de juin et que la morue suit partout; ils prennent aussi du maquereau dans le mois de juillet, et dans l'automne un petit poisson extrêmement laid qu'ils appellent le schouit³, et qui est très curieux à prendre, ils vont le pêcher vers le soir avec un instrument de plomb bien brillant qu'ils garnissent d'épingles relevées; le schouit vient se jeter sur le plomb qu'il veut manger, et ils le tirent de l'eau; mais en le prenant le petit malin leur lance un jet d'eau noire et lorsqu'ils reviennent de cette pêche ils sont tous barbouillés de noir; ils ont beaucoup de plaisir à cette pêche, surtout lorsqu'ils peuvent amener des étrangers. Il faut aussi à l'armateur des scènes⁴ qui coûtent très cher, et des bâtisses considérables pour confectionner et travailler le poisson.*

De plus, il court de grands risques; il est obligé d'engager ses pêcheurs dans le mois de mars; ces pêcheurs sont très pauvres, et ils s'engagent pour avoir quelque chose à donner à leurs familles; il leur fait des avances au montant d'une dizaine de louis, et une fois la pêche commencée, il faut qu'il nourrisse son pêcheur et sa famille, qui profite de ce temps pour faire bombance. Lorsque la pêche n'est pas abondante, il arrive souvent que le pêcheur reste en dettes d'une somme assez considérable qu'il ne touchera jamais. Ensuite, il lui arrive souvent de perdre des berges par le mauvais temps, des pièces de Rhés, de sorte qu'il doit toujours calculer sur des pertes, et il n'y en a pas un seul à présent, qui serait capable de vivre honorablement par la pêche seule. Mais les armateurs qui cultivent leurs terres en faisant la pêche réussissent très bien. Ils emploient à la terre leurs engagés, qui dans certains jours, n'ont que très peu à faire avec le poisson; ils profitent de l'engrais si commun que leur donne le varec et les débris de poissons. Ils récoltent de superbes grains, qui leur permettent d'élever des animaux, de faire des engrais, et la terre leur donne mille choses qu'ils étaient obligés auparavant d'acheter chez le marchand qui est bien, là, la plaie de ce pauvre peuple.

Ce sont des marchands Gersais qui ont tout le commerce, et qui exercent un monopole exorbitant. Ce sont eux qui fixent le prix du poisson. Cette année, dit le marchand, nous vous donnerons tel prix du quintal de morue, et il n'y a rien

à régimber. C'est la maison Robin et Compagnie qui fixe le prix sur toute la côte, et il faut bien que les habitants y passent; car ils sont tous endettés chez les marchands. Cette maison Robin est la plus puissante maison de commerce de tout le District de Gaspé. Les Robins commencèrent en 1803^s, l'un des vieux Robins vint commencer un petit commerce dans une petite goëlette. À présent, elle est riche de L300 à L400,000, elle a des établissements magnifiques à Percé, à la Grande Rivière, à Paspébiac et à Caraquette; elle charge tous les ans six à sept gros bâtiments de morue; elle tient des magasins immenses dans chacun de ses postes. On trouve de tout dans ses magasins, provisions, ferronneries, marchandises sèches, riches et moyennes; enfin, on peut dire qu'elle a des magasins presque universels. Le tout est tenu par des agents et des commis avec un ordre sans pareil. L'un des agents passe en Europe tous les hivers, et c'est là que se fait la révision des livres de compte, dans lesquels on ne découvre jamais la moindre erreur. Ils font chaque année des avances extraordinaires à tous les habitants et pêcheurs qui paient bien; chaque personne est obligée de solder son compte dans le mois de septembre, ou il n'est pas avancé l'année suivante. Ils prennent en paiement de la morue qu'ils vont peser eux-mêmes sur les graves; ils l'emportent eux-mêmes dans leur magasin. Ils ont à Percé au moins 300 hommes employés durant l'été. Tout se fait chez eux avec une grande honnêteté, et jamais personne n'a été trompée dans leur maison. Aussi, les habi-



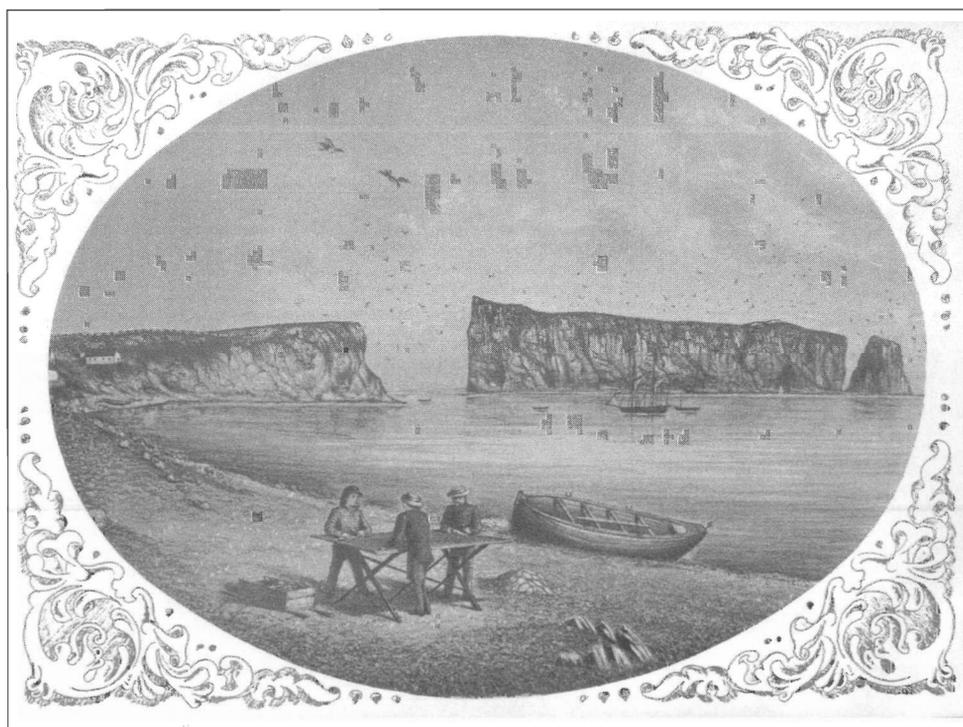
Percé vu de la mer

(Thomas Pye, *Images de la Gaspésie au XIX^e siècle*, Presses Coméditex, 1980, p. 41).

tants ont une confiance illimitée en eux, ils sont les maîtres des élections et de toutes les affaires publiques. Quoique protestants, ils aiment beaucoup les catholiques et le prêtre catholique; ils le préfèrent certainement à leur ministre; ils favorisent la Religion, donnent pour les églises; l'un des vieux Robins a laissé à sa mort en 1832, L1000 sterling pour l'église de Percé, de la Grande Rivière, de Bonaventure et de Paspébiac. J'ai eu plusieurs amis dans ses agents, qui bien des fois m'ont rendu de grands services; ils venaient souvent au Presbytère, et le missionnaire n'avait pas besoin de se gêner pour tout ce dont il avait besoin chez eux. Ils ont des établissements magnifiques; à Percé, ils ont trente bâtisses sur leur grave; ils occupent presque un quart des anses de Percé, ils tiennent ordinairement 60 berges, qu'ils donnent à des Paspébiacs. Cette maison, la plus honnête de la côte, rend certainement de grands services, et si on n'avait pas à lui reprocher son monopole, le soin qu'elle a toujours pris d'empêcher les habitants de cultiver leurs terres, afin de les tenir à la pêche pour être leurs esclaves, on pourrait dire qu'elle est une Providence pour le pays; mais, à présent, elle perd beaucoup de son influence; elle a plusieurs marchands même très riches qui lui font concurrence; les habitants s'appliquent à la culture et commencent à relever du joug des marchands, et ils finiront par s'en affranchir. Les goëlettes canadiennes importent à Québec leur grande morue et leur huile, et leur emportent des provisions en retour. Mais les pauvres pêcheurs qui n'ont que leurs lignes seront toujours pauvres, tant qu'ils ne comprendront pas qu'il faut s'établir sur des terres, mettre la pêche en second lieu, lorsqu'ils auront ensemencé leurs terres. Mais il est presque impossible de leur faire comprendre cela, ils ne connaissent que la pêche, ils sont pauvres, ils pâtissent durant l'hiver, ils n'ont aucun établissement pour leurs enfants, ils sont malheureux; c'est égal, ils jureront et maudiront les marchands et les armateurs; mais le printemps arrivé ils deviennent comme fous, et il faut partir à la pêche.

Ils embarquent dans leur berge dans le mois de mai, et c'est pour l'été; les jours qu'ils ne pêchent pas, soit par le mauvais temps ou parce qu'il n'y a pas de morue, vous voyez tous les pêcheurs en habit de dimanche, couchés le long du plein⁶, ou se promenant dans les chemins. Ils vivent avec la plus grande insouciance, ne pensant jamais durant l'été aux misères de l'hiver. Lorsqu'il fait beau, à 4 heures du matin, on voit partir les pêcheurs qui s'embarquent dans leurs berges et quelquefois pour deux jours. Ils prennent un pain, une cruche d'eau, et ils n'emportent jamais autre chose, et celui qui emporterait un morceau de viande serait la risée de tous les autres. Comme c'était un beau coup d'œil le matin, de voir à notre porte 200 ou 300 berges, se balançant sur l'eau avec leurs belles petites voiles blanches, de voir partir tous ces hommes joyeux, en chantant ou en criant, et sans aucune inquiétude. Les uns pêchent aux environs de Percé ou de l'Isle Bonaventure; d'autres plus aventureux ne s'amuse pas à la petite morue, ils vont à 10 et 12 lieues sur les Bancs, ils passent la nuit là dans leurs petites berges, ils pêchent à 30 ou 40 brasses d'eau. Chaque pêcheur a deux lignes où se trouvent deux hameçons chaque, et pour tirer ces lignes d'une si grande profondeur, ils viennent complètement mouillés; ils chargent quelquefois leurs berges de 10 à 12 quintaux de morue, et lorsque le temps est beau, ils reviennent le soir, chargés de belles morues; contents, fatigués, ils vont prendre un méchant souper pour recommencer le lendemain.

Dans les mois de juillet et d'août, la morue se retire au large, et alors, c'est la pêche des Bancs, pêche bien dangereuse. Très souvent, durant la nuit, il s'élève des tempêtes horribles, les pauvres pêcheurs sont à 12 lieues au large, dans de petites berges ouvertes; on ne croirait jamais que les pêcheurs seront capables de revenir. Alors, c'est bien triste à terre, lorsque la tempête éclate et que les pêcheurs sont au large; les mères, les épouses, les petits frères et les petites sœurs



Le rocher Percé

(Thomas Pye, *Images de la Gaspésie au XIX^e siècle*, Presses Coméditex, 1980, p. 45).

pleurent, se lamentent. Souvent, je les ai vus venir en pleurant à l'église, ils venaient se prosterner devant l'autel de la sainte Vierge, j'allais avec eux dire une petite prière à Marie, je leur adressais quelques mots de consolation, et ils paraient plus résignés. Le lendemain, je partageais leurs angoisses. En voyant cette mer terrible qui venait se briser avec un grand bruit sur le rivage, en voyant de gros bâtiments qui se défendaient avec peine contre cette mer, on croyait que c'était impossible pour nos pêcheurs de revenir, et cependant dans le cours de l'avant midi, on apercevait de petites voiles blanches au large qui s'approchaient, ces pauvres petites berges étaient comme des copeaux sur la mer, on les comptait, on les perdait quelquefois de vue dans les mers, enfin, ils arrivaient, tous les hommes à terre se réunissaient pour leur aider à arriver, et quelle dextérité pour aborder au rivage, pour choisir leur temps; ils arrivaient presque tous heureusement, tout le monde était là pour interroger les premiers, chacun s'informe des siens, et il fallait voir la joie de ces pauvres pêcheurs qui avaient passé une nuit terrible, trempés jusqu'aux os; quelques berges étaient obligées de fuir avec le vent; alors, ils étaient deux ou trois jours sans aborder; mais ces pêcheurs sont si adroits dans leurs petites berges que c'est bien rare qu'il leur arrive des accidents. Dans l'espace de sept ans, il n'y a que trois berges qui ne sont jamais revenues, et qui ont chaviré au large, mais c'est bien peu pour les malheurs que l'on croirait devoir arriver. Les pêcheurs sont d'une hardiesse extrême, on leur entend dire qu'avec une bonne berge, ils ne craignent rien. Ils ont la hardiesse marquée sur leurs visages, et ils ont

un caractère tout particulier. Élevés à la pêche, dans une vie aventureuse, en contact avec les étrangers, ils ont beaucoup de connaissances, ils sont pleins d'histoires pour rire, ils sont joyeux aimant à faire des tours, et on peut rire beaucoup, en les voyant jouer entre eux sur le rivage dans une belle soirée; et malheur à celui qui peut prêter à leurs farces et à leurs tours, car il ne s'en retire qu'après bien des avanies de toute sorte.

La vie du pêcheur est une vie de misère; toujours mal nourri, toujours dans l'eau, à l'ouvrage, le jour et la nuit lorsque la morue donne en abondance. Lorsque la morue donne bien, il n'y a rien de plus beau que de voir arriver les berges le soir avec 4 et 5 et 6 quintaux de morue, qu'ils jettent tous en arrivant sur le rivage avec des pics de fer qu'ils appellent des picquas. Lorsqu'ils ont fini de jeter leur morue, le pêcheur lave sa berge, il va la mouiller et son ouvrage est fini, à moins qu'il ne soit obligé d'aller en dérive pour prendre de la boîte pour le lendemain; mais cela arrive bien rarement. Lorsque les pêcheurs ont fini, l'ouvrage commence pour ceux qui sont à terre. Aussitôt que les berges sont arrivées, les propriétaires descendent avec leurs gens, ils mettent une grande table sur le rivage et ordinairement 5 se mettent autour de la table pour travailler la morue; l'un la lave, et la met sur la table, ensuite un autre garçon ou une fille lui coupe la tête et l'éventre, un troisième lui arrache les débris, sépare le foie que l'on ramasse avec soin pour l'huile et la livre au trancheur qui est toujours un homme habile dans le métier, et qui par sa dextérité et sa vitesse attire les regards de tous les curieux. Le trancheur achève de fendre la morue et lui enlève l'arête, ce qui n'est pas aussi facile que vous pourriez le penser, surtout dans les grosses morues; un bon trancheur a \$24. par mois, et il peut trancher quatre quintaux de morue par heure. Lorsque la morue est tranchée, deux jeunesses la transportent dans un boyard au chaudron⁷, qui est une grande bâtisse, et là on la sale, on l'étend une par une sur le dos, on jette un peu de sel dessus, ils la couvrent avec d'autres et ils la mettent, ce qu'ils appellent, en arimes⁸. Les foies sont jetés dans une tonne ou barrique, exposée au soleil, et là, ils se convertissent en huile, qu'ils retirent au bout de quelques jours. La morue restent ordinairement huit jours sous l'action du sel; ensuite, ils la jettent dans un grand lavoir où ils la lavent très proprement, ils la laissent une journée pour la faire égoûter, et le lendemain, ils l'étendent sur les vigneaux, qui sont une espèce d'échafauds, élevés de 4 pieds, recouverts de branches de sapins ou d'épinettes, et c'est là dessus, qu'ils étendent leurs morues pour la faire sécher. Cette opération demande un grand soin, et tous n'y réussissent pas. Si le soleil est trop ardent, il faut qu'elle soit tournée sur le dos car le soleil la brûlerait; si la pluie survient, il faut qu'elle soit ramassée par petites piles, car la pluie l'endommagerait. Lorsque le temps est beau, en six jours, elle sèche assez pour être mise en grosses piles, où elle sue et devient blanche, ensuite, ils lui font prendre un soleil ou deux, et elle est prête à être livrée au marchand qui la colle et qui ne prend que la plus belle, celle qui n'a aucune tache. Celle qui est endommagée est de seconde qualité, est envoyée à Québec, ou si elle est petite, les marchands la mettent dans des cuves foncées, appelées toubes, et ils l'envoient dans l'Amérique du Sud. Quelquefois, les armateurs perdent beaucoup de morue. Lorsque les pluies durent plusieurs jours, les vers se mettent dans la morue, et elle se gâte. Ceux qui ne sont pas scrupuleux la prennent alors, à demi gâtée, la mettent dans des quarts avec beaucoup de sel et ils l'envoient à Québec, où on ne connaît pas beaucoup la bonne morue⁹. On ne voit que bien rarement de la belle morue sur les marchés de Québec; la plus belle est toujours envoyée aux marchés d'Italie et d'Espagne où elle se vend toujours un bon prix. La quantité de morue qui se prend est extraordinaire; ordinairement, chaque berge prend 200 quintaux de morue, et il y a plus de 20,000 quintaux de morue prise seulement dans le comté de Gaspé, chaque année. Cependant, la morue ne diminue pas; sa reproduction est si grande qu'il y a toujours à peu près la même quantité, et il n'y a pas de danger de la voir diminuer; car des savants ont compté jusqu'à 80,000 œufs dans une seule grosse morue. Lorsque les pêches sont peu abondantes, ce n'est pas qu'il n'y a pas de morue; mais ce sont les temps qui décident l'endroit où elle passe, et qui la font manquer dans certains lieux, et la rendent plus abondante dans d'autres. La Providence, qui veille sur tout, lui a donné cette grande reproduction pour nourrir les pauvres peuples qui bordent la mer. C'est une richesse intarissable et si le Gouvernement Canadien eût compris plus tôt quelle source de richesse il possédait dans le Golfe, il n'aurait pas abandonné les pauvres pêcheurs à la merci d'étrangers qui les exploitent, il n'aurait pas laissé voler ces richesses par les Américains qui viennent nuire à nos pêcheurs, et la pêche aurait été une source incalculable de revenu pour la province et pour les Canadiens. Il semble que l'on commence à comprendre à présent ce que l'on a perdu, le Gouvernement fait des efforts pour le District de Gaspé; enfin vaut mieux tard que jamais. (...)

* Le texte de cette conférence est paru dans le **Canada français**, vol XXVI, no 5 (janvier 1939): 483-497; nous invitons les lecteurs à lire le reste du texte non reproduit ici. Il y est question de la mentalité des Gaspésiens telle que perçue par le missionnaire Gingras. N.B. **L'orthographe, la ponctuation ainsi que les notes du texte publié en 1939 ont été respectées.**

Notes

- 1 Rets.
- 2 Poissons qui servent d'appât pour la morue; en général, hareng, maquereau, coques, encornets.
- 3 Anglais *squid*; en français encornet.
- 4 Seines.
- 5 «Les Robins étaient à la Baie des Chaleurs dès 1764» écrit le Dr John Clarke, d'Albany, dans **Sketches of Gaspé**, 1908, p. 58.
- 6 Plein, de l'anglais plant, atelier.
- 7 Chaudron: bâtisse où se fait la salaison du poisson.
- 8 Mettre en arimes: procédé qui consiste à saler la morue en piles.
- 9 Est-ce beaucoup mieux après 80 ans?